

Le point d'Alain Duhamel

Le coq français et la perle européenne

12/04/2007 - Alain Duhamel - © Le Point

Le paradoxe le plus baroque de cette campagne présidentielle tient à l'absence assourdissante de l'enjeu européen dans le débat. Il y a moins de deux ans, la France entière se passionnait pour le référendum sur les institutions européennes, la participation électorale grimpait en flèche et le non tricolore retentissait comme un tocsin à travers les vingt-cinq Etats membres de l'Union. Cette fois-ci, au moment où la campagne aborde son épilogue, l'Europe est introuvable dans les propos des candidats, a fortiori dans la thématique des émissions de la télévision, comme si, en deux ans, le village gaulois avait décidé de se détourner de son environnement international et d'ignorer ses échéances et sa vocation européennes. A moins de deux semaines du vote, il n'est d'ailleurs question que d'identité nationale et de drapeau tricolore. Le drapeau européen, lui, est ostensiblement snobé par les candidats et par les candidates. La France continue d'être la nation aux sentiments européens les plus complexes et les plus contradictoires.

Pour essayer d'y voir plus clair, le mieux est de lire le petit livre alerte, informé et pugnace que Sylvie Goulard consacre à cinquante ans d'Europe sous le titre, inspiré de La Fontaine, « Le coq et la perle » (1), le coq étant évidemment la France, la perle, l'Europe, et le grain de mil préféré à la perle, la démagogie nationaliste. L'auteur, récemment élu présidente du Mouvement européen France, ne mâche pas ses mots et ne camoufle pas ses convictions. L'originalité de son essai est double. D'une part, elle a eu l'idée ingénieuse de comparer avec précision la méthode et l'état d'esprit des pères fondateurs de l'Europe - Monnet, Schuman, Spaak, Adenauer, De Gasperi, Marjolin - avec les techniques et les mentalités de leurs successeurs d'aujourd'hui. Le résultat est accablant pour ceux qui tiennent les rênes de l'Union depuis une décennie. A regarder de près, domaine par domaine, comment la recherche de l'intérêt commun a été peu à peu éclipsée par les égoïsmes nationaux, l'enlisement paraît aller de soi, même s'il s'avère particulièrement aberrant face à la mondialisation. Sylvie Goulard a notamment raison de souligner que la première génération des Européens voulait bâtir un ensemble non seulement économique mais aussi politique et social, au sein d'un marché régulé et humanisé. Nous en sommes loin aujourd'hui.

L'autre originalité de l'auteur qui, chercheur à Sciences po, enseignant au Collège d'Europe de Bruges, ancienne conseillère de Romano Prodi, connaît particulièrement bien son sujet, est d'aborder franchement, carrément et même brutalement les relations compliquées entre la France et l'Europe. Sylvie Goulard en a par-dessus la tête des doubles langages, des constantes hypocrisies et de l'irrésistible démagogie qui submergent le sujet : la France prenant l'initiative de projets fracassants (la CED, le traité constitutionnel), les faisant accepter par nos partenaires, pour finalement se rétracter elle-même ; les responsables gouvernementaux votant à Bruxelles ce qu'ils dénigrent à Paris ; la diplomatie tricolore s'opposant à tout partage de souveraineté en matière de politique étrangère, tout en rêvant d'Europe puissance. L'idée reçue, mille fois exprimée, est que dans notre pays les élites seraient européennes et le peuple, souverainiste. La réalité est bien différente : sur beaucoup de sujets (défense, diplomatie, coopération judiciaire et policière, environnement, recherche, politique industrielle, coopération économique, culture), les citoyens sont favorables à des politiques européennes que freinent les élites soucieuses de préserver leurs pouvoirs. Fût-ce dans un univers globalisé, au détriment de l'intérêt national bien compris

1. « Le coq et la perle. Cinquante ans d'Europe », de Sylvie Goulard (Seuil, 184 pages, 12 E).